Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 25

Artikel: Voilà ! - Voilà !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200219

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

mélancoliques du nord, patrie d'Ossian, aux horizons ensoleillés et sonores du midi, gardiens de la gloire de Virgile et d'Homère, tout semblait défiler sous nos yeux charmés, éblouis.

Ce maître était Charles Vulliémoz, à la mémoire duquel ses anciens élèves gardent un souvenir fidèle et reconnaissant.

Emporté par son imagination, Charles Vulliémoz avait de ces trouvailles inconcevables, fantastiques. On ne s'en étonnait point, parce que c'était lui.

Dans la même leçon, après avoir évoqué avec une véritable éloquence les gloires et les splendeurs de l'Italie, entraîné par sa verve: « Entre la Sicile et l'Afrique, s'écrie-t-il, le fond de la mer est de nature très volcanique. Il n'est pas de jour qu'une île ne surgisse, effet d'une éruption sous-marine. Il y a toujours là un vaisseau anglais, prêt à planter le drapeau britannique sur cette terre naissante, surgissant de l'onde comme Amphitrite. Le lendemain, nouveau bouleversement sous-marin. L'île disparaît dans les flots, emportant avec elle le drapeau. Adieu les Anglais, la boutique! »

Un drapeau de plus ou de moins, ce n'est pas une affaire et l'empire de S. M. Edouard VII est assez grand comme cela.

Mais, ces éruptions ont parfois des conséquences beaucoup plus graves, témoin le récent cataclysme de la Martinique, pour ne citer que celui-là. Et ces phénomènes, se manifestant un peu partout, ne sont point rassurants et semblent établir qu'on ne saurait parler qu'au figuré de la terre « ferme ». Le plancher aux vaches n'est pas si sûr qu'on le croit.

* * *

Ainsi, l'île Saint-Vincent, dans les petites Antilles, propriété de l'Angleterre, est considérée comme menacée d'une disparition subite. On peut donc se demander si l'île française de la Martinique n'est pas exposée au même danger, et si l'affreuse éruption du mont Pelé est le seul cataclysme pouvant se produire dans la mer des Caraïbes.

Les savants, il est vrai, affirment qu'il n'y a pas à redouter l'engloutissement des Antilles; mais il est permis de ne pas attacher une foi absolue à leurs opinions. La thèse de la sécurité est combattue par des faits antérieurs dont on ne peut pas cependant ne tenir aucun compte.

Sans rien changer à l'ensemble de notre planète, il est aisé de concevoir l'apparition ou la disparition de certaines terres, sortant des eaux ou retournant s'y abîmer.

Une étude intéressante de M. Marcel Dumoret fournit, à cet égard, des renseignements curieux, notamment au sujet de l'Atlantide. L'antiquité pensait qu'il y avait eu, dans l'océan Atlantique, faisant face au détroit de Gibraltar, une vaste terre qui fut engloutie, après les âges tertiaire et quaternaire, dans un bouleversement maritime et géologique.

Tous les habitants avaient péri, sauf quelques hommes qui réussirent à se sauver sur des radeaux et dont les récits furent transmis par la tradition.

Qui sait si les îles Canaries ne sont pas les épaves de ce naufrage d'une terre, et si l'on ne doit pas considérer les Açores comme les pics de l'Atlantide, demeurés des centres d'activité volcanique?

La science géologique suppose qu'il a existé une chaîne de montagnes allant de Marseille au cap Nord, avec une largeur moyenne de 11 à 12 lieues et une hauteur d'environ 5,000 mètres; l'Angleterre serait un morceau arraché à ce continent.

Une partie du sol qui constitue actuellement les Iles-Britanniques fut couverte par la mer, ce qui cadre bien avec la profondeur relativement très faible de la Manche; et, par un contre-coup, la Sicile apparut inopinément avec une hauteur de 1,000 mètres.

On pense aussi, d'après certains témoignages de la flore et de la faune antédiluviennes, que le Sahara, primitivement sous les flots, devint le désert que nous voyons.

Quant à l'archipel de l'Australie, on est porté à admettre que ses îles constituaient un seul et même continent, s'étendant de l'Inde à l'Amérique du Sud; de même que la constitution géologique des Etats-Unis conduit à penser que ces terres ont été couvertes par l'océan.

Des faits infiniment plus récents et indiscutables montrent que la terre a toujours ses convulsions.

Sur la côte normande, dans la baie du mont de Saint-Michel, on aperçoit à marée basse les restes d'une forêt qui fut engloutie au onzième siècle.

Sur les rives de Bretagne, dans le Morbihan, la légende assure que l'on peut voir les tours et le clocher de la ville d'Ys, reposant depuis des siècles dans le sein des flots.

En 1783, à dix lieues de l'Islande, un volcan sous-marin fit éruption, lançant des scories qui couvrirent la mer dans un rayon de cinquante lieues.

Un mois après, on vit émerger une nouvelle île, dont le gouvernement danois crut devoir prendre possession et à laquelle il donna le nom de Nyœ. Heureusement on eut la prudence de n'y pas mettre garnison et de n'y établir personne, car peu de temps après Nyœ s'en alla comme elle était venue et disparut brusquement. Il n'en resta que des récifs rocheux à 30 brasses de profondeur.

L'île de Java, au mois d'octobre 1822, fut bouleversée par une éruption. Le flanc d'une haute montagne s'effondra et devint un golfe. 114 villages furent détruits. La même année le sol du Chili se souleva sur une longueur de près de 30 lieues.

Près de la Sicile, dans la Méditerranée, une île que l'on appela Graham fut littéralement lancée hors de l'eau, en 1831. On eût dit un jet d'eau énorme. Elle disparut un jour sans laisser de traces.

En 1842, l'île de Thera s'enfonça de mille pieds.

On ne peut pas omettre le désastre qui, le 1er novembre 1775, détruisit Lisbonne et fit 60,000 victimes. On ressentit la commotion dans la Baltique, aux Indes, au Canada, à Alger, et, à huit lieues de la côte, le sol du Maroc s'ouvrit et dévora 10,000 êtres humains.

Darwin a émis l'opinion qu'il se formerait une île ou un archipel au milieu de l'Atlantique qui est sillonné du nord au sud par une ligne de volcans.

Il résulte de tout cela, sans doute, que nulle partie du monde n'est à l'abri des destinées inconnues réservées à notre planète.

Voilà! — Voilà!

Miss Mary Bogardus était employée au bureau central des téléphones de l'Hudson.

M. Albert Tower, maître de forges, millionnaire et propriétaire d'une maison de campagne près de New-York, est abonné au téléphone.

Plusieurs fois par jour, miss Mary était appelée par la sonnerie de Master Tower, qui lui demandait de le mettre en communication avec un ses nombreux correspondants.

Or, la jeune miss, loin de s'impatienter des appels réitérés, répondait toujours à l'interpellateur inconnu avec une voix si douce et en termes si aimables, que celui-ci finit par s'intéresser à la téléphoniste, lui demander son nom, etc.

De communication en communication on en vint aux longs bavardages, aux petites confidences, aux promesses. Puis, un beau matin arriva, par téléphone, une offre de mariage, aussitôt acceptée. Rendez-vous fut pris.

Et voilà comment, quelques jours après, la jeune téléphoniste devenait la femme du millionnaire industriel.

Coiffure à la papa. — Le coiffeur, à un petit garçon que conduit son père:

— Il faut donc te couper les cheveux, mon ami, comment veux-tu les avoir arrangés?

— Comme papa, avec un grand rond au milieu.

Café de cafés. — Au restaurant:

— Votre café, madame, a une qualité et un défaut.

— Quelle qualité?

— Il n'a pas de chicorée.

— Et quel défaut?

— Il n'a pas de café.

Boutades.

Cela date d'Ève. — *Elle:* Je m'étonne ce que pouvait bien dire Ève à la nouvelle d'avoir à quitter le Paradis.

Lui: Comme toute femme avant un voyage, elle se sera lamentée de n'avoir rien à mettre.

Parents très éloignés. — Le président du tribunal d'Oron à un brave agriculteur appelé comme témoin:

— Etes-vous parent de l'inculpé?

— De très loin, monsieur le président, il était question dans le temps que mon grand-oncle marie sa mère-grand, mais il ne l'a pas voulue.

Pas de répit. — Notre Kursaal avait cru pouvoir faire comme tout le monde, c'est-à-dire prendre ses vacances d'été. Ces vacances, d'ailleurs, n'étaient que partielles, puisque trois jours encore de la semaine, il y avait représentation.

— Pas de ça! se sont écriés les nombreux fidèles de Bel-Air, nous en voulons tous les soirs.

Faisant bonne mine à bon jeu, M. Rey céda. Le Kursaal joue donc tous les soirs et la foule s'y presse.

Un bon remède.

Il y a près de cent ans qu'un médecin, Romberg, a essayé d'influencer favorablement les malades en s'occupant activement du bien-être de leurs familles et en écartant ainsi le souci si poignant, soit du père de famille, soit de la femme tourmentée par ses enfants.

Plusieurs dames de la société berlinoise, une ou deux fois par semaine, rendent visite aux familles des malades et font tout ce qui est en leur pouvoir pour leur venir en aide.

Lorsque le malade guéri quitte l'hôpital, pour reprendre la lutte pour la vie, ces dames s'entendent avec les médecins pour le secourir et lui faciliter cette tâche toujours pénible pour qui relève de maladie.

Il a été prouvé que les maladies prennent un cours plus normal et plus prompt si le malade n'est pas atteint psychiquement.

Tir cantonal valaisan à Monthey, du 21 au 29 juin 1903. — 36 ans se sont écoulés depuis le dernier tir cantonal valaisan. Monthey est prête à recevoir le 21 juin courant la bannière cantonale. Si elle se réjouit d'avoir l'honneur de posséder pendant quelques jours cet emblème de la patrie valaisanne, elle se réjouit non moins de l'occasion qui lui est offerte de prouver à ses chers confédérés des autres cantons que si le temps passe, l'hospitalité des montagnards valaisans reste la même.

Le comité d'organisation s'est efforcé, par un plan de tir bien compris, par des installations du dernier modèle, par des attractions musicales et autres de toute nature, de procurer à ses hôtes de quelques jours, en même temps que de nombreuses chances de succès, l'occasion de se délasser de la monotonie et des tristesses de la vie ordinaire.

S'il compte sur la présence de tous les tireurs valaisans, sans exception, il compte aussi et surtout sur une grande affluence de tireurs et de visiteurs étrangers au canton. Il espère que nos chers confédérés n'hésiteront pas à franchir la distance qui les sépare des cimes neigeuses valaisannes pour venir resserrer les liens d'amitié et de confraternité qui unissent le pauvre Valais à ses frères plus riches et plus prospères de la Suisse.

Confédérés, ce n'est pas Monthey qui vous tend la main, mais la patrie valaisanne toute entière.

La rédaction: J. Monnet et V. Favrat.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.